

SERMONS

DU SAINT SERVITEUR DE DIEU,

JEAN -BAPTISTE –MARIE VIANNEY

CURÉ D'ARS

Nouvelle édition

à partir de celle de 1893 publiée par les soins
DE M. LE CHANOINE ÉTIENNE DELAROCHE
ARCHIPRÊTRE D'AINAY À LYON, DOCTEUR EN THÉOLOGIE
ET DU R. P. DOM MARIE-AUGUSTIN DELAROCHE
CHANOINE RÉGULIER DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

NOUVELLE ÉDITION
AUGMENTÉE DE PLUSIEURS SERMONS INÉDITS

TOME TROISIÈME

DU 12^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE
AU 11^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

IMPRIMATUR.
Lugduni, die 8 septembris 1893.
J. DÉCHELETTE,
VIC. GÉN.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

12^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (PREMIER SERMON)

SUR LE PREMIER COMMANDEMENT DE DIEU

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces.

(*Deut.*, VI, 5.)

Pourquoi, mes frères, le Seigneur nous fait-il un commandement de l'aimer de tout notre cœur : c'est-à-dire, sans partage, de la manière dont il nous a aimés lui-même ; de toute notre âme et de toutes nos forces ; en nous promettant une récompense éternelle, si nous y sommes fidèles, et une punition éternelle si nous y manquons ? Pour deux raisons : c'est 1^o pour nous montrer la grandeur de son amour ; 2^o que nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant et qu'enfin cet amour ne se trouve que dans l'accomplissement de ses Commandements. Oui, mes frères, si tant de maux nous accablent dans ce monde, cela vient de ce que nous violons les commandements de Dieu ; puisqu'il nous dit lui-même : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je vous bénirai en toute manière ; mais si vous les transgressez, vous serez maudits en tout ce que vous ferez¹. » De sorte, mes frères, que si nous voulons être heureux en ce monde, du moins, autant qu'il est possible de l'être, nous n'avons point d'autres moyens que d'observer fidèlement les commandements de Dieu ; et nous verrons que, tant que nous nous écartons du chemin que les commandements de Dieu nous ont tracé, nous serons toujours malheureux, pour l'âme et pour le corps, dans ce monde et dans l'autre. Je vais donc vous montrer, mes frères, que notre bonheur est attaché à notre fidélité à observer les commandements que le bon Dieu nous a faits.

¹ DEUT. XXVIII.

I. — Si nous ouvrons les livres saints, mes frères, nous y verrons que tous ceux qui se sont fait un devoir de bien observer ce que les commandements de Dieu leur prescrivait ont toujours été heureux, parce qu'il est très sûr que le bon Dieu n'abandonnera jamais celui qui se fait un devoir de faire tout ce qu'il lui commande. Notre premier père, Adam, nous en donne un bel exemple. Tant qu'il fut fidèle à observer les ordres du Seigneur, il fut heureux en toute manière : son corps, son âme, son esprit et tous ses sens n'avaient point d'autres penchants que vers Dieu ; les anges mêmes descendaient du ciel avec plaisir pour lui tenir compagnie. Ainsi aurait continué le bonheur de nos parents, s'ils avaient été fidèles à leurs devoirs ; mais ce moment mille fois heureux ne dura pas longtemps. Le démon, jaloux d'un tel bonheur, les eut bientôt perdus et privés de tous ces biens qui devaient durer toute l'éternité. Dès qu'ils eurent le malheur de transgresser les commandements du Seigneur, tout alla de travers pour eux : les chagrins, les maladies, la crainte de la mort, du jugement et d'une autre vie malheureuse, prirent la place de leur premier bonheur ; leur vie ne fut plus qu'une vie de larmes et de douleurs.

Le Seigneur dit à Moïse : « Dis à mon peuple que, s'il est fidèle à observer mes commandements, je le comblerai de toutes sortes de bénédictions ; mais que s'il ose les transgresser, je l'accablerai de toutes sortes de maux¹. » Le Seigneur dit à Abraham : « Parce que vous êtes fidèles à garder mes commandements, je vous bénirai en tout ; je multiplierai vos enfants comme les grains de sable qui sont au bord de la mer. Je bénirai tous ceux qui vous béniront ; je maudirai tous ceux qui vous maudiront ; de votre race naîtra le Sauveur du monde². » Il fit dire à son peuple lorsqu'il était prêt à entrer dans la Terre promise : « Les peuples qui habitent cette terre ont commis de grands péchés ; c'est pourquoi je veux les chasser pour vous mettre à leur place. Mais prenez bien garde de ne pas violer mes commandements. Si vous êtes fidèles à les observer, je vous bénirai en tout et partout. Lorsque vous se-

¹ DEUT. XXVIII.

² GEN. XXII, 16-18.

rez dans vos champs, dans vos villes et dans vos maisons, je bénirai vos enfants, qui vous aimeront, vous respecteront, vous obéiront et vous donneront toutes sortes de consolations. Je bénirai vos fruits et vos bestiaux. Je commanderai au ciel de vous donner la pluie dans le temps convenable, autant qu'il en faudra pour arroser vos terres et vos prés : tout vous réussira¹. » Dans, un autre endroit, il leur dit : « Si vous gardez fidèlement mes commandements, je veillerai sans cesse à votre conservation ; vous serez sans crainte dans vos maisons ; j'empêcherai que les bêtes féroces vous nuisent, vous dormirez en paix : rien ne pourra vous troubler. Je serai toujours au milieu de vous. Je marcherai avec vous. Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple². » Plus loin, il dit à Moïse : « Dis à mon peuple que s'il observe bien mes lois, je le délivrerai de tous ces maux qui l'accablent. » Et le Saint-Esprit nous dit lui-même « que celui qui a le bonheur de bien garder les commandements du Seigneur est plus heureux que s'il possédait toutes les richesses de la terre³. »

Dites-moi, auriez-vous jamais pensé que le bon Dieu eût tant à cœur de nous faire garder ses commandements, et qu'il nous promît tant de biens si nous sommes assez heureux que de les bien observer ? Vous conviendrez avec moi que nous devons faire consister tout notre bonheur à garder fidèlement ses commandements. Pour mieux vous convaincre, mes frères, que, dès que nous transgressons les commandements de Dieu, nous ne pouvons être que malheureux, voyez ce qui se passa à l'égard de David. Tant qu'il fut fidèle à marcher dans le chemin que les commandements de Dieu lui avaient tracé ; tout alla bien pour lui : il était aimé, respecté et écouté de ses voisins. Mais dès l'instant qu'il voulut quitter d'observer les commandements de Dieu, de suite, son bonheur finit, et toutes sortes de maux lui tombèrent dessus. Les troubles, les remords de sa conscience prirent la place de cette paix et de ce calme dont il jouissait ; les larmes et la

¹ DEUT. VII.

² LEV. XXVI, 3-12.

³ Ps. CXVIII, 14.

douleur furent son pain de tous les jours. Un certain jour qu'il gémissait tant sur ses péchés, on vint lui dire que son fils Amnon avait été poignardé dans son ivresse par son propre frère Absalon¹. Absalon chercha même à *détruire* son père, à lui ôter la vie pour régner à sa place ; David fut forcé d'aller se cacher dans les forêts pour éviter la mort². La peste lui enleva un nombre presque infini de sujets³. Si vous allez plus loin, voyez Salomon : tant qu'il fut fidèle à garder les commandements de Dieu, il était le miracle du monde ; sa réputation s'étendait jusqu'à l'extrémité de la terre, puisque la reine de Saba vint de si loin, pour être témoin des merveilles que le Seigneur opérait en lui⁴ ; mais nous voyons que, dès qu'il eut le malheur de ne plus suivre les commandements de Dieu, tout alla mal pour lui⁵. Après tant de preuves tirées de l'Écriture sainte, vous conviendrez avec moi, mes frères, que tous nos maux ne viennent que de ce que nous n'observons pas fidèlement les commandements de Dieu, et que, si nous voulons espérer quelque bonheur et quelque consolation en ce monde, (du moins autant qu'il est possible d'en avoir, puisque ce monde n'est qu'un tissu de maux et de douleurs), le seul moyen de nous procurer ces biens, c'est de faire tout ce que nous pourrons pour plaire à Dieu en faisant ce qu'il nous ordonne par ses commandements.

Mais si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, les promesses ne sont pas moins grandes. Au contraire, nous voyons que Jésus-Christ nous les fait toutes pour le ciel, parce que rien de ce qui est créé n'est capable de contenter le cœur d'un chrétien, qui n'est fait que pour Dieu qui seul peut le contenter⁶.

¹ II REG. XIII, 28.

² II REG. XV.

³ II REG. XXIV.

⁴ III REG. X.

⁵ III REG. XI.

⁶ Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te (Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en vous): S. Augustin *Confessions*, Livre I, chap. 1.

Jésus-Christ nous engage fort à mépriser les choses de ce monde pour ne nous attacher qu'aux choses du ciel, qui ne finissent jamais. Nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ se trouvant un jour avec des personnes qui semblaient ne penser qu'aux besoins du corps, il leur dit : « Ne vous mettez pas tant en peine de ce que vous mangerez ni de quoi vous vous vêtirez. » Et pour bien leur faire comprendre que tout ce qui regarde le corps est fort peu de chose : « Considérez, leur dit-il, les lis des champs, ils ne filent ni ne prennent soin d'eux ; voyez comment votre Père céleste prend soin de les vêtir ; car je vous assure que Salomon dans toute sa richesse et sa force n'a jamais été si bien vêtu que l'un d'eux. Voyez encore les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent ; ni ne renferment rien dans leur grenier, voyez comment votre Père céleste a soin de les nourrir. Gens de peu de foi, n'êtes-vous pas plus qu'eux ?... Cherchez, avant tout, le royaume des cieux ; c'est-à-dire, observez fidèlement mes commandements, et tout le reste vous sera donné avec abondance¹. »

Que voulons-nous dire par là, mes frères ? Qu'à un chrétien qui ne cherche qu'à plaire à Dieu et à sauver son âme, ce qui est nécessaire aux besoins du corps ne lui manquera jamais. – Mais, me direz-vous peut-être, quand nous n'avons rien, personne ne nous apporte rien. – D'abord, je vous dirai que tout ce que nous avons, nous le tenons de la bonté de Dieu, et rien de nous-mêmes. Mais, dites-moi, mes frères, comment voulez-vous que le bon Dieu fasse des miracles pour nous ? Serait-ce parce qu'il y en a quelques-uns qui osent porter leur incrédulité et leur impiété jusqu'à vouloir croire que le bon Dieu n'existe pas, c'est-à-dire qu'il n'y a point de Dieu ? parce que d'autres, moins impies, sans être moins coupables, disent que le bon Dieu ne fait pas attention à ce qui se passe sur la terre, que le bon Dieu ne se mêle pas de si peu de chose ? et enfin, parce que d'autres ne veulent pas convenir que cette grande Providence est attachée à l'observance des commandements de Dieu et qu'ils comptent pour tout sur leur travail et leurs soins ? (ce qu'il me serait bien facile de vous prou-

¹ MATTH. VI, 25-33.

ver par vos travaux du dimanche, qui montrent véritablement que vous ne comptez *rien* sur Dieu, mais tout sur vous et sur votre travail) Il y en a cependant qui croient à cette grande Providence, mais qui lui mettent une barrière impénétrable par leurs péchés.

Voulez-vous, mes frères, éprouver la grandeur de la bonté de Dieu pour ses créatures ? faites-vous un devoir de bien observer tout ce que les commandements vous ordonnent, et vous serez étonnés de voir combien le bon Dieu prend soin de ceux qui ne cherchent qu'à lui plaire. Si vous en voulez voir les preuves, mes frères, ouvrez les livres saints et vous en serez parfaitement convaincus. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le prophète Élie, fuyant la persécution de la reine Jézabel, alla se cacher dans un bois. Étant là, dépourvu de tout secours humain, le Seigneur le laissera-t-il mourir de misère ? Non, certainement, mes frères, le Seigneur, du haut du ciel, ne manque pas d'avoir les yeux sur son fidèle serviteur. De suite, il lui envoie un ange du ciel pour le consoler et lui porter tout ce qu'il lui fallait pour se nourrir¹ : Voyez le soin que le Seigneur prend de nourrir la veuve de Sarepta. Il dit à son prophète : « Va trouver cette bonne veuve, qui me sert et observe mes commandements, avec fidélité ; tu multiplieras sa farine, crainte qu'elle ne souffre². » Voyez comment il commande à un autre prophète Habacuc d'aller porter à manger aux trois enfants qui étaient dans la fournaise de Babylone³.

Si vous passez de l'ancienne loi à la nouvelle, les merveilles que le bon Dieu opère pour ceux qui ont soin de bien observer ses commandements, ne sont pas moins grandes. Voyez comment le bon Dieu nourrit des milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons⁴ ; cela n'est pas difficile à comprendre, puisqu'ils cherchaient, premièrement, le royaume des cieus et le salut de leur âme en suivant Jésus-Christ. Voyez comment il prend soin de nourrir un saint Paul ermite, pendant quarante ans, par le ministère d'un corbeau ; preuve bien claire que le bon Dieu ne perd jamais de vue ceux qui l'aiment, pour leur fournir tout ce qui leur est nécessaire. Lorsque saint Antoine alla voir saint Paul, le bon

¹ III REG. XIX.

² III REG. XVII, 14.

³ Le prophète Habacuc fut envoyé, non point « aux trois enfants qui étaient dans la fournaise de Babylone », mais à Daniel enfermé dans la fosse aux lions à Babylone. DAN. XIV, 33.

⁴ MATTH. XIV, 19.

Dieu lui envoya un double repas¹ : Ô mon Dieu ! que vous aimez ceux qui vous aiment ! que vous avez peur qu'ils souffrent ! Dites-moi, mes frères, qui commanda à ce chien d'aller chaque jour porter la petite provision à saint Roch dans un bois. Qui commanda à cette biche d'aller tous les jours donner son lait à l'enfant de Geneviève de Brabant dans son désert ? N'est-ce pas le bon Dieu, mes frères ? Et pourquoi, mes frères, est-ce que le bon Dieu prend tant de soins de nourrir tous ces saints, sinon parce qu'ils étaient fidèles à observer tous les commandements qu'il leur donnait ?

Oui, mes frères, nous pouvons dire que les saints faisaient consister tout leur bonheur à observer les commandements de Dieu, et qu'ils auraient mieux aimé souffrir toutes sortes de tourments que de les violer ; nous pouvons dire aussi que tous les martyrs n'ont été martyrs que parce qu'ils n'ont pas voulu violer les commandements de Dieu. En effet, mes frères, demandez à sainte Reine, cette jeune vierge, pourquoi elle a tant enduré de tourments, ce qui lui fut d'autant plus sensible que ce fut son père qui fut son bourreau ? Il la fit pendre par ses cheveux à un arbre où il la fit frapper de verges jusqu'à ce que son pauvre petit corps innocent ne fût qu'une plaie. Après ces cruautés, qui firent frémir même les païens qui en furent témoins, il la fit conduire en prison, dans l'espérance qu'elle ferait ce qu'il lui commandait. La voyant inébranlable, il la fit ramener auprès de l'arbre, et ordonnant qu'on l'attachât comme la première fois par les cheveux, il la fit écorcher tout en vie. Quand la peau fut séparée de son corps, il la fit jeter, dans une chaudière d'huile bouillante, où il la regardait impitoyablement brûler. Si vous me demandez, mes frères, pourquoi elle supporta tant de cruautés ? ah ! mes frères, le voici. C'est qu'elle ne voulut pas transgresser le sixième commandement de Dieu, qui défend toute impureté². Pourquoi est-ce que la chaste Suzanne ne voulut pas consentir aux désirs de ces deux infâmes

¹ *Vie des Pères du désert*, t. I^{er}, p. 21.

² Voir dans Ribadeneira la vie de sainte Reine, vierge et martyre, au 7 septembre.

vieillards et qu'elle préféra plutôt la mort¹ ? N'est-ce pas pour la même raison ? *Qui fut la cause* que le chaste Joseph fut décrié, calomnié auprès de Putiphar, son maître, et conduit en prison² ? n'est-ce pas encore pour la même raison ? Pourquoi est-ce que saint Laurent se laissa coucher sur un brasier de charbons allumés ? N'est-ce pas parce qu'il ne voulut pas transgresser le premier commandement de Dieu, qui nous ordonne de n'adorer que Dieu et de l'aimer plus que nous-mêmes ? Oui ; mes frères, si nous parcourons un peu les livres où sont renfermés les actions des saints, nous y voyons des exemples admirables et étonnants de leur fidélité à observer les commandements de Dieu, et nous voyons qu'ils ont préféré souffrir tout ce que les bourreaux ont pu inventer, plutôt que d'y manquer.

Nous lisons dans l'histoire des martyrs du Japon, que l'empereur fit arrêter, dans un même endroit, vingt-quatre chrétiens ; à qui l'on fit souffrir tout ce que la rage des païens put leur inspirer. Les martyrs se disaient les uns aux autres : « Prenons bien garde de ne pas violer les commandements de Dieu pour obéir à ceux de l'empereur ; prenons courage, le ciel vaut bien quelques souffrances qui ne durent que quelques moments. Espérons fermement, et le bon Dieu, pour qui nous voulons souffrir, ne nous abandonnera pas. »

Lorsqu'on les eut conduit dans le lieu où l'on devait les interroger, celui qui les avait menés faisant l'appel et croyant qu'il en manquait, cria à haute voix : « Mathieu ? où est Mathieu ? » Un soldat, qui, depuis longtemps, désirait se faire connaître pour chrétien, s'écrie : « Me voici, qu'importe, d'ailleurs, dit-il, la personne, je m'appelle aussi Mathieu et je suis chrétien comme lui. » Le juge, tout en fureur, lui demanda s'il le disait *tout de bon*. « Oui, répondit le soldat, il y a longtemps que je professe la religion chrétienne, j'espère ne jamais la quitter ; je ne désire que le moment de la manifester à l'extérieur. » De suite, le juge le fit mettre au nombre des martyrs. Il en eut tant de plaisir, qu'il en mourut

¹ DAN. XIII.

² GEN. XXXIX, 20.

de joie, avant de mourir dans les tourments. Parmi ce nombre, il y avait un enfant de dix ans. Le juge, le voyant si jeune, ne voulut pas, pendant quelque temps, le mettre sur la liste de ceux qui devaient mourir pour Jésus-Christ. Cet enfant était inconsolable de se voir privé de ce bonheur ; il protesta si fort que jamais il ne changerait et qu'il mourrait dans cette religion, il fit tant, qu'il força, pour ainsi dire, le juge à le mettre au nombre des martyrs. Il en eut une si grande joie, qu'il semblait ne pouvoir plus se posséder ; il voulait toujours être le premier, toujours répondre pour tous ; il aurait voulu avoir le cœur de tous les hommes pour les sacrifier tous à Jésus-Christ. Un seigneur païen, ayant appris que cet enfant était destiné à mourir avec les autres chrétiens, en fut touché de compassion. Il va lui-même trouver l'empereur, pour le prier d'avoir pitié de cet enfant, disant qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. L'enfant, qui l'entendît, se tourna contre lui, en lui disant : « Seigneur, gardez votre compassion pour vous ; pensez seulement à vous faire baptiser et à faire pénitence, sans quoi, vous irez brûler avec les démons. » Ce seigneur, le voyant si bien résolu à la mort, le laissa. L'enfant, s'étant trouvé présent quand on leur lut leur sentence, qui portait qu'on leur couperait le nez et les oreilles, et qu'on les promènerait sur des charrettes par toute la ville, pour donner plus d'horreur de la religion chrétienne, et afin que les païens les accablassent d'injures ; ce pauvre petit eut une si grande joie, qu'il semblait qu'on venait de lui annoncer la possession d'un royaume entier. Les païens eux-mêmes étaient étonnés qu'un enfant si jeune eût tant de courage et éprouvât tant de joie de mourir pour son Dieu. Les bourreaux étant venus pour exécuter les ordres de l'empereur, tous ces saints martyrs allèrent se présenter à leur bourreau pour se faire découper, avec autant de tranquillité et de joie que si on avait voulu les conduire dans une salle de festin. Ils se laissèrent couper le nez et les oreilles avec la même tranquillité que si on leur avait coupé un morceau de leur habit. Leur pauvre corps était tout couvert de sang, ce qui fit horreur même aux païens qui en furent témoins. On entendait ceux-ci s'écrier de temps en temps : « Ô quelle cruauté ! ô quelle injustice de faire tant souffrir des personnes qui n'ont point fait de

mal ! Voyez-vous, se disaient-ils les uns aux autres, voyez quel courage leur donne cette religion qu'ils professent. » Toutes les fois qu'on les interrogeait, ils ne répondaient rien, sinon qu'ils étaient chrétiens et qu'ils savaient souffrir et mourir, mais que jamais ils ne violeraient les commandements de leur Dieu, parce qu'ils faisaient consister tout leur bonheur à y être fidèles. Hélas ! ces pauvres martyrs, après qu'on les eût promenés par la ville sur ces charrettes, leur corps était tout couvert de sang ; les pierres étaient toutes ensanglantées et la terre était toute rouge du sang qui coulait, avec abondance de leurs plaies. Comme leur sentence portait qu'ils devaient mourir chacun sur une croix, celui qui les avait conduits pour la première fois, reconnut ces chrétiens. Ce qui le toucha grandement, ce fut cet enfant de dix ans. Il s'approcha de lui, en lui disant : « Mon enfant, vous êtes bien jeune, c'est bien dommage de mourir dans un âge si peu avancé ; si vous voulez, je me charge d'obtenir votre grâce auprès de l'empereur, et bien plus, une grande récompense : » Cet enfant, l'entendant parler de la sorte, se mit à rire en lui disant qu'il le remerciait bien ; mais de garder toutes ses récompenses pour lui-même, puisqu'il n'avait point d'espérance pour l'autre vie ; mais que, pour lui, il méprisait tout cela comme étant trop peu de chose ; que toute sa crainte était de ne pas avoir le bonheur de mourir, comme les autres martyrs, pour Jésus-Christ. Sa mère, qui était témoin de tout cela, quoique chrétienne, était inconsolable de voir mourir son enfant sur une croix. Ce pauvre petit, voyant sa mère si désolée, l'appela auprès de lui, en lui disant qu'il était peu édifiant pour une mère chrétienne de tant pleurer la mort d'un enfant martyr, comme si elle ne connaissait pas tout le prix d'un tel sacrifice ; qu'elle devrait, au contraire, l'encourager et remercier le bon Dieu d'une telle grâce. Cet enfant de bénédiction, un moment avant de mourir, dit des choses si belles et si touchantes sur le bonheur de ceux qui meurent pour Jésus-Christ, que les païens aussi bien que les chrétiens, tous fondaient en larmes. Lorsqu'on l'approcha de sa croix, avant d'y être attaché, il embrassa cette croix, il la baisa, il l'arrosa de ses larmes, tant il eut de joie de voir que véritablement il allait mourir pour son Dieu. Quand, ils furent tous sur leurs

croix, l'on entendit une troupe d'anges qui chantaient le *Laudate pueri Dominum*, avec leur musique céleste ; ce qui fut entendu de tous les païens. Quel spectacle ! mes frères, le ciel dans l'admiration !... la terre dans l'étonnement !... les assistants dans les larmes, et les martyrs dans l'allégresse, qui quittent la terre, c'est-à-dire toutes les souffrances et les misères de la vie, pour aller prendre possession d'un bonheur qui durera autant que Dieu même...

Eh bien ! mes frères, dites-moi, qui porta tous ces martyrs à endurer tant de tourments ? si ce n'est pour ne pas vouloir violer les commandements de Dieu ? Quelle honte pour nous, mes frères, lorsque Jésus-Christ nous confrontera avec eux ; nous, que, si souvent, un simple respect humain, un maudit *qu'en dira-t-on*, fait rougir, ou plutôt nous fait désavouer que nous sommes chrétiens, pour nous mettre du nombre des renégats.

II. – Mais examinons cela, mes frères, un peu plus de près, et nous verrons que, si le bon Dieu nous ordonne de garder fidèlement ses commandements, ce n'est que pour notre bonheur. Il nous dit lui-même qu'ils sont faciles à accomplir¹, et que, si nous les accomplissons, nous y trouverons la paix de nos âmes². Si, dans le premier commandement, le bon Dieu nous ordonne de l'aimer, de le prier et de ne nous attacher qu'à lui, et si nous devons le prier soir et matin, et souvent dans la journée, dites-moi, mes frères, n'est-ce pas là le plus grand de tous les bonheurs pour nous, que le bon Dieu veuille bien nous permettre de nous présenter tous les matins devant lui, pour lui demander les grâces qui nous sont nécessaires pour passer saintement la journée ? N'est-ce pas une grâce qu'il nous fait, n'est-ce pas cette grâce, que le bon Dieu nous donne le matin, qui rend toutes nos actions méritoires pour le ciel ? n'est-ce pas ce qui nous les fait trouver moins dures ? Si ce même commandement nous ordonne de n'aimer que Dieu et de l'aimer de tout notre cœur, n'est-ce pas parce qu'il sait qu'il n'y a que lui qui puisse nous contenter et nous rendre heu-

¹ I JOAN. V, 3.

² Ps. CXVIII, 165.

reux en ce monde ? Voyez une maison, où tous ne vivent que pour Dieu : n'est-ce pas un petit paradis ? Vous conviendrez donc avec moi, mes frères, que ce commandement n'a rien que de doux et de consolant pour celui qui a le bonheur de l'observer avec fidélité.

Si nous passons au deuxième, qui nous défend toute sorte de jurements, de blasphèmes, d'imprécations et de malédictions, et toute sorte de colère, en nous recommandant la douceur, la charité, et la prévenance pour tous ceux qui nous environnent : dites-moi, mes frères, qui sont ceux qui sont le plus heureux, ou de ceux qui se livrent à tous ces excès de colère, d'emportements et de malédictions, ou de ceux qui, dans tout ce qu'ils font ou disent, montrent cette égalité d'humeur, cette bonté, et qui s'étudient continuellement à faire la volonté des autres ? Nous voyons donc que ce commandement ne contribue qu'à nous rendre heureux nous-mêmes et ceux qui sont avec nous.

Si nous venons au troisième, qui nous ordonne de passer saintement le jour du dimanche, en cessant toute sorte de travail manuel pour ne nous occuper que de ce qui regarde le service de Dieu et le salut de notre âme : dites-moi, mes frères, n'est-ce pas pour notre bien ; puisque nous cessons de travailler pour ce monde qui n'est rien ? puisque nous ne sommes qu'un instant sur la terre, et qu'en priant ou faisant de bonnes œuvres, nous nous ramassons pour le ciel un trésor que nous ne quitterons jamais, et, par là, nous attirons sur notre travail de la semaine toute sorte de bénédictions ? N'est-ce pas déjà un moyen pour notre bonheur ? Ce même commandement nous ordonne encore d'employer ce saint jour à pleurer nos péchés de la semaine, de nous en purifier par la vertu des sacrements : n'est-ce pas, mes frères, nous forcer, pour ainsi dire, à ne chercher que notre bien, notre bonheur, et notre félicité éternelle ? Ne sommes-nous pas plus contents lorsque nous avons bien passé le saint jour du dimanche à prier le bon Dieu, que si nous avons eu le malheur de le passer dans les plaisirs, les jeux et les débauches ? Le troisième commandement n'a donc rien que de consolant et d'avantageux pour nous.

Si nous passons au quatrième, qui ordonne aux enfants d'honorer leurs parents, de les aimer, de les respecter et de leur souhaiter et procurer tous les biens dont ils sont capables : dites-moi, n'est-ce pas une chose juste et raisonnable ? Des parents qui ont tant fait pour leurs enfants ! n'est-il pas juste que ces mêmes enfants les aiment et leur donnent toutes les consolations dont ils sont capables ? Si ce commandement était bien observé, ces familles ne seraient-elles pas un petit paradis par ce respect, cet amour que les enfants auraient pour leurs parents ! Si ce même commandement ordonne aux parents d'avoir bien soin des âmes de leurs enfants, et leur dit qu'un jour ils en rendront un compte rigoureux, n'est-ce pas une chose juste ; puisque ces âmes ont tant coûté à Jésus-Christ pour les sauver, et qu'elles seront la joie et la gloire de leurs parents pendant toute l'éternité ? Si ce même commandement ordonne aux maîtres et maîtresses d'avoir grand soin de leurs domestiques, de les regarder comme leurs enfants, ces maîtres ne sont-ils pas trop heureux de pouvoir aider à sauver des âmes qui ont tant coûté de tourments à un Dieu fait homme pour nous ? Disons mieux, mes frères : si ce commandement était bien observé, le ciel ne descendrait-il pas sur terre par la paix et le bonheur que nous y goûterions ?

Si nous passons au cinquième qui nous défend de faire tort à notre prochain dans ses biens, sa réputation et sa personne, n'est-ce pas une chose bien juste, puisque nous devons les aimer comme nous-mêmes, et une chose, en même temps, bien avantageuse pour nous, puisque Jésus-Christ nous dit que jamais le bien d'autrui n'entrera dans le ciel ? Vous voyez que ce commandement n'a rien de dur, puisque par lui nous nous assurons le ciel. Si nous passons au sixième commandement, qui nous défend toute impureté dans les pensées, les désirs et les actions ; n'est-ce pas pour notre paix et notre bonheur que le bon Dieu nous défend toutes ces choses ? Si nous avons le malheur de nous livrer à quelques-uns de ces mauvais péchés infâmes, votre pauvre âme n'est-elle pas comme dans un enfer ? n'êtes-vous pas tourmentés et le jour et la nuit ? D'un autre côté, votre corps et votre âme ne sont-ils pas destinés à être la demeure de la Très-Sainte Trinité ;

ne doivent-ils pas, dis-je, aller passer une éternité avec les anges, auprès de Jésus-Christ qui est la pureté même ? Vous voyez donc que ce commandement ne nous est donné que pour notre bien et notre repos, même dès ce monde

Si le bon Dieu nous dit, mes frères, par la voix de son Église : « Je vous commande de ne jamais laisser passer plus d'un an, sans vous confesser ; » dites-moi, ce commandement n'est-il pas pour nous montrer la grandeur de l'amour de Dieu pour nous ? Dites-moi, quand même l'Église n'aurait pas fait ce commandement, peut-on vivre tranquille avec le péché dans le cœur et le ciel fermé pour nous, étant exposés à chaque instant à tomber en enfer. Si le bon Dieu nous commande de le recevoir à Pâques, hélas ! mes frères, une âme peut-elle bien vivre, ne faisant qu'un repas tous les ans ? Mon Dieu, que nous connaissons peu notre bien, notre bonheur ! Si l'Église nous ordonne de nous priver de manger de la viande, de jeûner certains jours ; est-ce une chose injuste ; puis qu'étant pécheurs, nous devons nécessairement faire pénitence dans ce monde ou dans l'autre ? Et n'est-ce pas, en cela, changer contre de petites peines ou privations des maux bien rigoureux dans l'autre vie ?

Ne conviendrez-vous pas avec moi, mes frères, que si le bon Dieu nous a fait des commandements, nous oblige de les observer, cela n'est que pour nous rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ? De sorte, mes frères, que si nous voulons espérer quelques consolations et quelques adoucissements dans nos misères, nous ne les trouverons qu'en observant avec fidélité les commandements de Dieu ; et, tant que nous les violerons, nous ne serons que malheureux, même dès ce monde. Oui, mes frères, quand même une personne serait maîtresse de la moitié du monde ; si elle ne fait pas consister tout son bonheur à bien observer les commandements, ne sera que malheureuse. Voyez, mes frères, lequel était le plus heureux de saint Antoine dans son désert, livré à toutes les rigueurs de la pénitence, ou de Voltaire, dans tous ses biens et ses plaisirs ; et, comme nous dit saint Paul,

dans son abondance et sa crapule¹. Saint Antoine vit heureux, meurt content et, maintenant, jouit d'un bonheur qui ne finira jamais ; tandis que l'autre vit malheureux avec tous ses biens, meurt en désespéré, et maintenant, selon toute apparence, sans le juger, souffre comme un réprouvé. Pourquoi, mes frères, cette grande différence ? c'est que l'un fait consister tout son bonheur à observer fidèlement les commandements de Dieu, et l'autre met tous ses soins à les violer et à les faire mépriser ; l'un, dans la pauvreté, est content ; et l'autre, dans l'abondance, est bien misérable ; ce qui nous montre, mes frères, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse nous contenter et rien autre chose.

Voyez le bonheur que nous avons si nous observons fidèlement les commandements de Dieu, puisque nous lisons dans l'Évangile que Jésus-Christ nous dit : « Celui qui observe mes commandements m'aime et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure². » Quel bonheur peut être plus grand et quelle grâce plus précieuse ; puisque en gardant les commandements de Dieu, nous attirons en nous tout le ciel. Le saint roi David avait bien raison de s'écrier : « Ô mon Dieu, que ceux qui vous servent sont heureux³ ! » Voyez encore combien le bon Dieu bénit les maisons de ceux qui observent ses lois divines. Nous lisons dans l'Évangile que le père et la mère de saint Jean-Baptiste gardaient si bien les commandements que personne ne pouvait leur reprocher la moindre chose⁴ ; aussi le bon Dieu, en récompense, leur donna un enfant qui fut le plus grand de tous les prophètes. Ce fut un ange qui vint du ciel, pour leur annoncer cette heureuse nouvelle. Ce fut même le Père éternel qui lui donna le nom de Jean, qui veut dire : enfant de bénédiction et de bonheur. A peine Jésus-Christ est-il conçu dans le sein de sa mère, qu'il va lui-même dans cette maison, pour y répandre toute sorte de bénédictions. Il sanctifia cet enfant, avant

¹ Luc. XXI, 34.

² JOAN. XIV, 23.

³ Ps. CXVIII, 1.

⁴ Luc. I, 6.

qu'il fût né, et remplit le père et la mère du Saint-Esprit¹. Voulez-vous, mes frères, que le bon Dieu vous visite et vous comble de toute sorte de bénédictions ? tâchez de mettre tous vos soins à bien observer les commandements de Dieu, et tout ira bien chez vous.

Nous lisons dans l'Évangile qu'un jeune homme demanda à Jésus-Christ ce qu'il fallait faire pour avoir la vie, Le Sauveur lui répondit : « Si vous voulez avoir la vie éternelle, gardez mes commandements avec fidélité². » Notre-Seigneur s'entretenant un jour avec ses disciples sur le bonheur de l'autre vie, dit que le chemin qui conduit au ciel est étroit, qu'il y en a bien peu qui le cherchent véritablement, et, parmi ceux qui le trouvent, bien peu qui soient dans cette route : « ce n'est pas tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui seront sauvés ; mais seulement ceux qui font la volonté de mon Père en gardant mes commandements. Plusieurs me diront au jour du jugement : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom ; nous avons chassé les démons du corps des possédés et nous avons fait de grands miracles. Je leur répondrai : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. Vous avez fait de grandes choses ; mais vous n'avez pas observé mes commandements ; je ne vous connais pas³. » Jésus-Christ dit au disciple bien-aimé : « Soyez-moi fidèle jusqu'à la fin, et je vous donnerai la couronne éternelle⁴. » Vous voyez donc, mes frères, que notre salut est absolument attaché à l'observance des commandements de Dieu. Si vous avez quelque doute de savoir si vous serez sauvés ou damnés, prenez les commandements de Dieu et confrontez-les avec votre vie. Si vous voyez que vous marchez dans le chemin qu'ils vous ont tracé, ne vous mettez en peine que de persévérer ; mais, si vous vivez d'une manière tout opposée, vous aurez beau vous tourmenter, vous ne laisserez pas que d'être damnés⁵.

¹ Luc. I, 39.

² MATTH. XIX, 17.

³ MATTH. VII, 14-23.

⁴ APOC. II, 10.

⁵ Saint Jérôme. - Demande que lui fait une dame romaine, si elle serait sauvée. (*Note du Saint.*)

III. – Nous disons que si nous voulons avoir la paix de l'âme, il faut garder les commandements de Dieu, parce que le Saint-Esprit nous dit que celui qui a une conscience pure est comme dans un festin continuel¹. Il est très certain, mes frères, que celui qui vit selon les lois de Dieu est toujours content, et, bien plus, rien n'est capable de le troubler. Saint Paul nous dit² qu'il est plus heureux et plus content dans sa prison, dans ses souffrances, ses pénitences et sa pauvreté que ses bourreaux ne le sont dans leur liberté, leur abondance et leur crapule ; que son âme est remplie de tant de joie et de consolation, qu'elle déborde de tous côtés³. Sainte Monique nous dit qu'elle fut toujours contente quoiqu'elle fut souvent maltraitée par son mari, qui était un païen⁴. – Saint Jean de la Croix nous dit qu'il avait coulé les jours les plus heureux de sa vie, là où il avait le plus souffert. « Mais, au contraire, nous dit le prophète Isaïe, celui qui ne vit pas selon les lois du Seigneur ne sera ni content ni heureux. Sa conscience sera semblable à une mer agitée par une furieuse tempête, les troubles et les remords le suivront partout⁵. » Si ces personnes veulent vous dire qu'elles sont en paix, ne les croyez pas, parce qu'elles sont des menteurs ; parce que le pécheur n'aura jamais la paix⁶. Voyez-en la preuve, mes frères, dans Caïn. Dès qu'il eut le malheur d'avoir tué son frère Abel, son péché fut, toute sa vie, son bourreau, qui ne le quitta qu'à la mort pour le traîner en enfer⁷. Voyez encore les frères de Joseph⁸. Voyez même Judas : après avoir vendu son divin Maître, il fut si tourmenté, qu'il alla se pendre à un figuier, tant la vie lui était à charge⁹. Nous lisons dans l'histoire

¹ PROV. XV, 15.

² ACT. XXVI, 29.

³ II COR. VII, 14.

⁴ S. AUG. *Conf.* lib. IX, cap. IX.

⁵ IS. LVII, 20.

⁶ IS. LVII, 21.

⁷ GEN. IV, 14.

⁸ GEN. XLII, 21.

⁹ MATTH. XXVII, 5.

qu'un jeune homme, dans un accès de fureur, tua son pauvre père. Son péché ne lui donna de repos ni jour, ni nuit. Il lui semblait entendre son père qui lui criait : « Ah ! mon fils, pourquoi m'as-tu égorgé. » Il alla lui-même se dénoncer pour qu'on le fit mourir, pensant que l'enfer ne serait pas plus rigoureux. Hélas ! mes frères, si nous avons le malheur de ne pas garder les commandements de Dieu, jamais nous ne serons contents, même avec les plus grands biens. Voyez Salomon, etc.

Mais, chose étrange, mes frères, l'homme a beau être tourmenté et savoir les remèdes qu'il faut prendre pour avoir la paix avec son Dieu et avec lui-même, il aime mieux commencer son enfer que d'avoir recours aux remèdes que Jésus-Christ nous a donnés. Vous êtes malheureux, mon ami, pourquoi voulez-vous rester dans cet état ? Revenez à Jésus-Christ et vous retrouverez la paix de l'âme¹ que vos péchés vous ont ravie.

IV. – Nous disons que si nous ne gardons pas les commandements de Dieu, nous serons malheureux tous les jours de notre vie. Voyez-en la preuve dans Adam. Dès qu'il eut péché, le Seigneur lui dit : « Parce que tu as violé mes lois, la terre, pour toi, sera maudite ; elle ne produira d'elle-même que des ronces et des épines. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, et cela, tous les jours de ta vie². » Voyez Caïn ; le Seigneur lui dit : « Caïn, le sang de ton frère crie vengeance, tu seras errant, vagabond et fugitif tous les jours de ta vie³. » Voyez encore Saül... De sorte, mes frères, que, dès que nous cessons de suivre ce que les commandements de Dieu nous ordonnent, nous devons nous attendre à toutes sortes de maux spirituels et temporels. Pères et mères, voulez-vous être heureux ? Commencez à bien observer les commandements de Dieu vous-mêmes, afin que vous puissiez vous donner pour modèles à vos enfants, et que vous puissiez toujours leur dire : « Faites comme moi. » Si vous voulez qu'ils

¹ MATTH. XI, 29.

² GEN. III, 17-19.

³ GEN. IV, 40-12.

fassent bien leur prière, donnez-leur-en l'exemple. Voulez-vous qu'ils soient bien modestes à l'église, donnez-leur l'exemple ; mettez-les à côté de vous. Voulez-vous qu'ils observent bien le saint jour du dimanche ? commencez vous-mêmes. Voulez-vous qu'ils soient charitables ? soyez-le vous-mêmes. Hélas ! mes frères, si tant de maux nous accablent, n'en cherchons point d'autres raisons que la multitude des péchés que nous commettons, en transgressant les commandements de Dieu. Plaignons, mes frères, ceux qui viendront quelques siècles après nous. Hélas ! ce sera bien plus mauvais encore.

Voulons-nous, mes frères, que Dieu cesse de nous châtier ? cessons nous-mêmes de l'offenser ; faisons comme les saints qui ont tout sacrifié plutôt que de violer ses saintes lois. Voyez un saint Barthélemy et une sainte Reine, qui ont été écorchés tout en vie, pour ne pas vouloir offenser Dieu. Voyez un saint Pierre et un saint André, qui ont été crucifiés sur une croix. Voyez toutes ces foules de martyrs qui ont enduré mille tourments pour ne pas transgresser les commandements. Voyez tous les combats qu'ont soutenus les saints Pères des déserts contre le démon et leurs penchants. Lorsque saint François d'Assise était sur une montagne pour prier, les habitants du voisinage vinrent lui demander de les délivrer, par ses prières, de quantité de bêtes féroces qui dévoreraient tout ce qu'ils avaient. Ce saint leur dit : « Mes enfants, cela ne vient que de ce que vous avez violé les commandements de Dieu ; revenez à Dieu et vous serez délivrés. » En effet, aussitôt qu'ils eurent changé de vie, ils furent délivrés.

De même, en finissant, disons que si nous voulons que nos maux spirituels et temporels finissent, finissons d'offenser le bon Dieu ; cessons de transgresser ses commandements. Cessez, mes frères, de livrer votre cœur, votre esprit et peut-être même votre corps à l'impureté. Cessez, mes frères, de fréquenter les jeux, les cabarets, les lieux de plaisirs. Cessez, mes frères, les travaux du dimanche. Cessons de nous éloigner des sacrements. Cessons, mes frères, de nous faire un jeu de violer les lois du jeûne et de l'abstinence ; quittons la route que suivent les païens, à qui les commandements ne sont pas connus. Cherchons, mes frères,

notre véritable bonheur qui ne peut se trouver qu'en Dieu seul, en accomplissant fidèlement les commandements. Cessons, mes frères, de travailler à nous rendre malheureux pour l'éternité. Revenons à Dieu, mes frères, et pensons que nous sommes chrétiens et que, par conséquent, nous devons combattre nos penchants et le démon ; fuir le monde et ses plaisirs, vivre dans les larmes, la pénitence et l'humilité. Disons comme le saint roi David : « Oui, mon Dieu ! je me suis éloigné de vos commandements par mes péchés ; mais, mon Dieu, aidez-moi, je reviendrai à vous par les larmes et la pénitence, et je marcherai tous les jours de ma vie dans la voie de vos commandements, qui me conduiront jusqu'à vous pour ne jamais vous perdre. » Heureux, mes frères, celui qui imitera ce saint roi, qui, revenu à Dieu, ne le quitte jamais plus ! C'est là, mes frères, ce que je vous souhaite.

12^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (DEUXIÈME SERMON)

SUR LE PREMIER COMMANDEMENT DE DIEU

Diliges Dominum Deum tuum.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

(*S. Luc, X, 27.*)

A dorer Dieu, mes frères, et l'aimer, c'est la plus belle fonction de l'homme sur la terre ; puisque, par cette adoration, nous nous rendons semblables aux anges et aux saints qui sont dans le ciel. Ô mon Dieu ! quel honneur et quel bonheur pour une vile créature, d'avoir le pouvoir d'adorer et d'aimer un Dieu si grand, si puissant, si aimable et si bienfaisant ! Non, mes frères, non, il me semble que Dieu n'aurait pas dû faire ce commandement ; mais seulement nous souffrir prosternés en sa sainte présence. Un Dieu, mes frères, nous commander de l'aimer et de l'adorer !... pourquoi cela ; mes frères ? Est-ce que Dieu a besoin de nos adorations et de nos prières ? Dites-moi, mes frères, est-ce nous qui plaçons ces rayons de gloire sur sa tête ? Est-ce nous qui augmentons sa grandeur et sa puissance, puisqu'il nous commande de l'aimer sous peine de châtiments éternels ? Ah ! vil néant, créature indigne de ce bonheur, dont les anges même, tout saints et tout purs qu'ils sont, se reconnaissent infiniment indignes, et qui, si Dieu leur permet de se prosterner devant lui, ne le font qu'en tremblant¹ ! Ô mon Dieu ! que l'homme connaît peu son bonheur et son privilège !... Mais non, mes frères, ne sortons pas de notre simplicité ordinaire. Ah ! mes frères, cette pensée, que nous pouvons aimer et adorer un Dieu si grand, nous semble si au-dessus de nos mérites, qu'elle nous arrache de la voie de la simplicité. Ah ! mes frères, pouvoir adorer Dieu, l'aimer et le prier ! Ô mon Dieu, quel bonheur !... qui pourra jamais-le com-

¹ ...Et cœlites et inferi

Tremante curvantur genu.

Ex hymn. CREATOR ALME SIDERUM, *Temp. Adv.*

prendre ?... Non, mes frères, toutes nos adorations et toute notre amitié n'ajoutent rien au bonheur et à la gloire de notre Dieu ; mais, comme le bon Dieu ne veut que notre bonheur ici-bas, il sait qu'il ne se trouve que dans l'amour que nous aurons pour lui, et que tous ceux qui le chercheront hors de lui, ne le trouveront jamais. De sorte, mes frères, que, quand le bon Dieu nous ordonne de l'aimer et de l'adorer, c'est qu'il veut nous forcer à être heureux. Voyons donc tous ensemble, 1^o en quoi consiste cette adoration que nous devons à Dieu et qui nous rend si heureux, et 2^o comment nous devons la lui rendre.

I. – Si vous me demandez maintenant, mes frères, ce que c'est qu'adorer Dieu. Le voici. C'est à la fois croire à Dieu et croire en Dieu. Remarquez bien, mes frères, la différence qu'il y a entre croire à Dieu et croire en Dieu. Croire à Dieu, qui est la foi des démons, c'est croire qu'il y a un Dieu, qu'il existe, qu'il récompense la vertu et punit le péché. Ô mon Dieu ! que de chrétiens n'ont pas la foi des démons ! Ils nient l'existence de Dieu, et, dans leur aveuglement épouvantable et leur frénésie, osent soutenir qu'après ce monde, il n'y a ni punition ni récompense. Ah ! malheureux, si la corruption de votre cœur vous a portés jusqu'à un tel excès d'aveuglement, allez, interrogez un possédé du démon, il vous apprendra ce que vous devez croire de l'autre vie ; il vous dira que, nécessairement, le péché est puni et la vertu est récompensée. Oh ! quel malheur, mes frères ! Quand la foi est éteinte dans un cœur, de quelles extravagances n'est-on pas capable ? Mais, quand nous disons croire en Dieu, c'est reconnaître qu'il est notre Dieu, notre Créateur, notre Rédempteur, et que nous le prenons pour notre modèle ; c'est le reconnaître comme Celui dont nous dépendons en toutes choses, pour l'âme et pour le corps ; pour les choses spirituelles et pour les temporelles ; comme Celui de qui nous attendons tout, et sans lequel nous ne pouvons rien. Nous voyons dans la Vie de saint François qu'il passait des nuits entières sans faire d'autre prière que celle-ci : « Seigneur, vous êtes tout, et moi je ne suis rien ; vous êtes le

créateur de toutes choses, vous êtes le conservateur de tout l'univers ; et moi je ne suis rien. »

Adorer Dieu, mes frères, c'est lui offrir un sacrifice de tout nous-même, c'est-à-dire, mes frères, être soumis à sa sainte volonté dans les croix, les afflictions, les maladies, les pertes de biens, et être prêt à donner volontiers notre vie pour son amour, s'il le faut. Disons, encore mieux, mes frères, c'est lui faire une offrande universelle de tout ce que nous sommes : je veux dire, de notre corps par un culte extérieur, et de notre âme avec toutes ses facultés, par un culte intérieur. Expliquons cela, mes frères, d'une manière plus simple. Si je demandais à un enfant : Quand faut-il adorer Dieu, et comment faut-il l'adorer ? il me répondrait : « Le matin et le soir, et souvent dans la journée, c'est-à-dire, toujours. » C'est-à-dire, mes frères, que nous devons faire sur la terre ce que les anges et les saints font dans le ciel. Le prophète Isaïe nous dit qu'il vit Notre-Seigneur assis sur un beau trône de gloire ; les séraphins l'adoraient avec un si grand respect, qu'ils couvraient leurs faces et leurs pieds de leurs ailes, et ils chantaient continuellement : « Saint, Saint, saint, est le grand Dieu des armées, gloire, honneur, adoration, lui soient rendus dans tous les siècles¹. »

Nous lisons dans la Vie de la bienheureuse Victoire, de l'ordre de l'Incarnation, qu'il y avait une religieuse de son ordre, qui était très dévote et remplie de l'amour divin. Étant un jour en oraison, Notre-Seigneur l'appela par son nom ; cette sainte lui répondit, dans sa simplicité ordinaire : « Mon divin Jésus, que voulez-vous de moi ? » Le Seigneur lui dit : « J'ai des séraphins dans le ciel qui me louent et me bénissent et m'adorent sans cesse ; je veux en avoir aussi sur la terre, je veux que vous soyez de ce nombre. » C'est dire, mes frères, que la fonction des bienheureux dans le ciel, est de n'être occupé qu'à bénir le bon Dieu dans toutes ses perfections, et que nous devons faire tout de même, pendant que nous sommes sur la terre ; les saints, en triomphant et en jouissant, et nous, en combattant. Saint Jean nous dit qu'il vit une si grande troupe de saints, qu'il serait impossible de les compter ; ils

¹ IS. VI, 1-3.

étaient devant le trône de Dieu, disant de tout leur cœur et de toute leur force : « Honneur, bénédiction, action de grâces soient rendus à notre Dieu¹. »

II. – Je dis donc, mes frères, que nous devons souvent adorer Dieu, 1^o de corps : c'est-à-dire qu'il faut nous mettre à genoux, quand nous voulons adorer Dieu, pour lui montrer le respect que nous avons en sa sainte présence. Le saint roi David adorait le Seigneur sept fois par jour², et il se tenait si longtemps à genoux ; qu'il avoue lui-même, qu'à force de prier, et, en priant, de se tenir à genoux, ses genoux étaient devenus faibles et infirmes³. Le prophète Daniel, étant à Babylone, se tournait contre Jérusalem, et adorait Dieu trois fois le jour⁴. Nôtre-Seigneur lui-même, qui n'avait nullement besoin de prier, pour nous en donner l'exemple, passait souvent les nuits entières à prier⁵, à genoux, le plus souvent la face contre terre ; comme il le fit dans le jardin des Olives. Il y a eu quantité de saints qui ont imité Jésus-Christ dans sa prière. Saint Jacques adorait souvent Dieu, non seulement à genoux, mais encore la face contre terre ; en sorte que son front, à force de toucher la terre, était devenu dur comme la peau d'un chameau⁶. Nous voyons, dans la Vie de saint Barthélemy, qu'il fléchissait cent fois par jour le genou à terre et autant la nuit⁷. Si vous ne pouvez pas, mes frères, adorer le bon Dieu aussi souvent et à genoux ; au moins, faites-vous un devoir de le faire soir et matin et de temps en temps, dans le jour, quand vous êtes seuls dans vos maisons ; pour lui montrer que vous l'aimez et que vous le reconnaissez pour votre créateur et votre conservateur.

¹ APOC. V, 11.

² Ps. CXVIII, 164.

³ Ps. CVII, 24.

⁴ DAN. VI, 10.

⁵ LUC. VI, 12.

⁶ Saint Jacques le Mineur. Voir la légende de son office, au 1^o mai, 5^o leçon des matines.

⁷ RIBADENEIRA, au 26 août.

Surtout, mes frères, après avoir donné notre cœur à Dieu en nous éveillant, nous étant débarrassés de toutes pensées qui n'ont pas rapport à Dieu, nous étant habillés avec modestie, sans perdre la présence de Dieu, il faut faire notre prière avec autant de respect qu'il est possible, et un peu longue si nous le pouvons. Il faut prendre bien garde de ne jamais rien faire avant d'avoir fait ses prières : comme faire son lit, une partie de son ménage, mettre sa marmite sur le feu, appeler ses domestiques ou ses enfants, aller donner à manger aux bêtes, ni ne jamais rien commander à ses enfants et à ses domestiques, avant qu'ils aient fait leur prière. Si vous le faisiez, vous seriez les bourreaux de leurs pauvres âmes, et, si vous l'avez fait, il faut vous en confesser et ne plus y retourner. Rappelez-vous bien que c'est le matin que le bon Dieu nous prépare toutes les grâces qui sont nécessaires pour passer saintement la journée. De sorte que, si nous faisons mal notre prière ou si nous ne la faisons pas, nous perdons toutes les grâces que le bon Dieu nous avait destinées pour rendre nos actions méritoires. Le démon sait combien il est avantageux pour un chrétien de bien faire sa prière ; il n'oublie aucun moyen de nous la faire faire mal, ou manquer. Il disait un jour, par la bouche d'un possédé, que, s'il pouvait avoir le premier moment de la journée, il était sûr d'avoir tout le reste.

Pour faire votre prière comme il faut, il faut prendre de l'eau bénite, afin d'éloigner de vous le démon, et faire le signe de la croix, disant : « Mon Dieu, par cette eau bénite et par le Sang précieux de Jésus-Christ votre Fils ; lavez-moi, purifiez-moi de tous mes péchés. » IL faut bien nous persuader que si nous le faisons avec foi, nous effacerons tous nos péchés véniels, en supposant que nous n'en ayons point de mortel. Ô mon Dieu ! un chrétien peut-il bien commettre un péché mortel qui lui ravit le ciel, le sépare de son Dieu pour toute l'éternité !... Ô mon Dieu, quel malheur, et, cependant, si peu connu du pécheur !

Je dis que nous devons faire notre prière à genoux, et non couché sur une chaise ou contre un lit, ni devant le feu ; quoique l'on puisse s'appuyer les mains sur le dossier d'une chaise. Il faut commencer notre prière par un acte de foi, la plus vive qu'il nous

est possible, en nous pénétrant vivement de la présence de Dieu, c'est-à-dire, de la grandeur d'un Dieu si bon, qui veut bien nous souffrir en sa sainte présence, nous, qui, depuis bien longtemps, mériterions d'être abîmés dans les enfers. Il faut bien prendre garde de ne jamais se déranger, ni déranger ceux qui font leur prière, à moins que ce ne soit bien nécessaire : parce qu'on est cause qu'ils s'occupent de nous ou de ce que nous leur disons ; ils font mal leur prière, et, par conséquent, nous en sommes la cause. Si maintenant vous me demandez aussi comment il faut faire pour adorer, c'est-à-dire, prier Dieu continuellement ; car l'on ne peut pas être à genoux toute la journée. Rien de plus facile ; écoutez-moi un instant, et vous allez voir qu'on peut adorer Dieu et le prier, sans quitter son travail, en quatre manières ; mais cela, après avoir bien fait sa prière à genoux. Je dis en quatre manières : par pensées, par désirs, par paroles, par actions. Je dis 1^o par pensée. Quand on aime quelqu'un, ne trouve-t-on pas un certain plaisir à y penser ? Eh bien ! mes frères, qui nous empêche de penser à Dieu pendant la journée, tantôt en pensant aux souffrances que Jésus-Christ a endurées pour nous ; combien il nous aime, combien il désire nous rendre heureux, puisqu'il a bien voulu mourir pour nous ; combien il a été bon de nous faire naître dans le sein de l'Église catholique, où nous trouvons tant de moyens de nous rendre heureux, c'est-à-dire, de nous sauver ; tandis que tant d'autres n'ont pas le même bonheur. De temps en temps, dans le courant du jour, portons nos pensées et nos désirs vers le ciel, pour y contempler d'avance les biens et le bonheur que le bon Dieu nous y prépare après un moment de combat. Cette seule pensée, mes frères, qu'un jour nous irons y voir le bon Dieu, et que nous serons délivrés de toute sorte de peine, ne devrait-elle pas nous consoler dans nos croix ? Si nous sommes chargés de quelque fardeau, pensons vite que nous sommes à la suite de Jésus-Christ, portant sa croix pour l'amour de nous ; unissons nos souffrances et nos peines à celles de ce divin Sauveur. Sommes-nous pauvres ? portons notre pensée dans la crèche : voyons et contempons notre aimable Jésus couché sur une poignée de paille, sans aucune ressource humaine. Et, si vous voulez, regardez-le encore,

mourant sur une croix, dépouillé même de ses habits. Sommes-nous calomniés ? pensons, mes frères, aux blasphèmes que l'on a vomis contre lui pendant sa passion, lui qui était la sainteté même. De temps en temps, pendant la journée, faisons prononcer à notre cœur ces douces paroles : « Mon Dieu, je vous aime, et je vous adore avec tous vos saints anges et tous vos saints qui sont dans le ciel. » Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Je veux, que tu fasses une retraite dans ton cœur et que tu t'y enfermes avec moi, et que tu me tiennes compagnie. » Quelle bonté, mes frères, de la part de ce bon Sauveur, de prendre plaisir à converser avec une chétive créature ! Eh bien ! mes frères, faisons de même ; entretenons-nous avec le bon Dieu, notre aimable Jésus, qui est dans notre cœur par sa grâce. Adorons-le, en lui donnant notre cœur ; aimons-le, nous donnant tout à lui. Ne passons jamais un jour sans le remercier de tant de grâces qu'il nous a accordées pendant notre vie ; demandons-lui pardon de nos péchés, en le priant de n'y plus penser, mais de les oublier pour l'éternité. Demandons-lui la grâce de ne penser qu'à lui, et de ne désirer que de lui plaire, dans tout ce que nous ferons pendant toute notre vie. « Mon Dieu, devons-nous dire, je désire vous aimer autant que tous les anges et tous les saints ensemble. Je veux unir mon amour à celui que, votre sainte Mère a eu pour vous, pendant qu'elle était sur la terre. Mon Dieu, quand est-ce que j'aurai le bonheur de vous aller voir un jour dans le ciel, afin de vous aimer plus parfaitement ? » Si nous sommes seuls dans nos maisons, qui nous empêche de nous mettre à genoux ? Quand nous ne ferions que dire : « Mon Dieu, je veux vous aimer de tout mon cœur, avec tous ses mouvements et toutes ses pensées et ses désirs ; que le temps me dure de vous aller voir dans le ciel ! » Voyez-vous, mes frères, comme il est facile de nous entretenir avec le bon Dieu et de le prier continuellement ? Voilà, mes frères, ce que c'est que prier toute la journée.

2^o Nous adorons Dieu par le désir du ciel. Comment ne pas désirer de posséder Dieu, de le voir, ce qui est tout notre bonheur ?...

TABLE DES MATIÈRES

12^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (PREMIER SERMON)	
sur le premier commandement de dieu	3
12^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (DEUXIÈME SERMON)	
Sur le premier Commandement de Dieu	24
12^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (TROISIÈME SERMON)	
Sur l'amour du prochain.	45
13^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (PREMIER SERMON)	
Sur l'Absolution.....	63
13^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (DEUXIÈME SERMON)	
Sur le service de Dieu.....	81
14^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur le Monde	100
15^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur la pensée de la mort	118
16^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur l'Humilité.....	136
17^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (PREMIER SERMON)	
Sur l'amour de Dieu	151
17^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (FRAGMENTS)	
Sur la Charité.....	168

17^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (TROISIÈME SERMON)	
Sur la pureté	185
18^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (PREMIER SERMON)	
Sur la Tiédeur	203
18^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (DEUXIÈME SERMON)	
Sur l'Envie	219
19^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur l'Impureté	238
20^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (PREMIER SERMON)	
Devoirs des parents envers les enfants.....	255
20^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE (DEUXIÈME SERMON)	
Sur l'Ivrognerie	273
21^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur la colère	291
22^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur la restitution	309
23^{ème} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE	
Sur la mort du juste	326